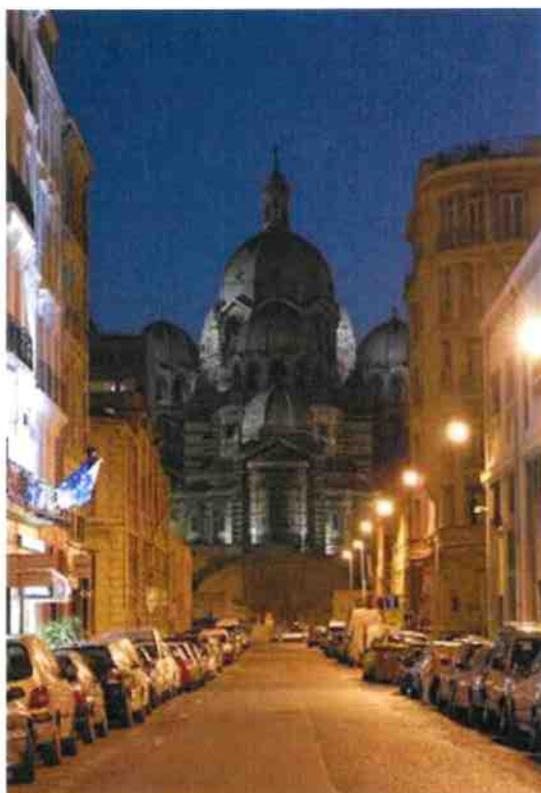


## Portrait de Patrimoine

Michel Eisenlohr, auteur photographe



- Introduction  
Robert Jourdan, conservateur régional des monuments historiques
- Récit photographique, entre regard critique et révélateur du sublime  
Michel Eisenlohr, auteur photographe



## Portrait de Patrimoine

### Introduction

Robert Jourdan, conservateur régional des monuments historiques

La LIP vous avait fait part (n°22) de la publication de « Patrimoine photographié. Provence-Alpes-Côte d'Azur » en septembre 2014, conjuguant le « charme poétique » et l'installation du monument historique dans cette région, avec la photographie de ces monuments au XIX<sup>ème</sup> siècle et les créations de six élèves de l'ENSP d'Arles.

Cette expérience originale voulait attirer l'œil et la pensée sur ce genre paléo-photographique qu'est la photographie patrimoniale, celle du moins des monuments et de l'architecture, pris aussi dans les paysages.

Michel Eisenlohr, auteur photographe, inaugure pour la LIP une série épisodique sur cet art, cette discipline et ses techniques. « Portrait de patrimoine », la désignation paraît belle et juste, elle nous rappelle l'immense territoire provençal couvert par les photographes.

Après les premières prises de Daguerre (le clocher de Pélissanne, 1836, connue seulement par mention) et Horace Vernet (vue du Vieux-Port, 1839, connue aussi seulement par plusieurs mentions), les photographes installés travaillent aux portraits : à Marseille, Desmonts, 1842, Brion d'Orgeval, Dodéro pour les premiers, jusqu'au grand Nadar, Félix Tournachon, quelques années glorieusement fixé rue de Noailles, actuelle Canebière, à l'extrême fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, où il a le temps d'inventer la photographie sous-marine.

Mais la photographie patrimoniale, celle des paysages de l'homme, celle des villes, des monuments et des architectures attire Choiselat et Ratel (le Vieux-Port, la rade de Toulon, les arènes d'Arles, lors de leur voyage dans le Midi de la France), le grassois Charles Nègre (Grasse, 1848), puis des amateurs locaux regroupés (à Sérignan, à Hyères, à Toulon).

Baldus se verra confier la Provence dans la commande, en 1851, de la Commission Nationale des Monuments Historiques, suivant à peu près les chemins de Prosper Mérimée six ans plus tôt. Charles Nègre entreprendra un retour en Provence en 1852 pour réaliser « l'Album du Midi de la France », plus sensible aux vues pittoresques.

L'arlésien Dominique Roman, certes au fait des productions nationales et étrangères, manifeste plus assurément l'attitude du photographe provençal, préoccupé par le détail archéologique, qu'il soit antique (Arles, le pont du Gard, 1861) ou très récent (l'aqueduc de Roquefavour, construit depuis 14 ans, 1861). Son « Album photographique des monuments du Midi de la France », achevé en 1855, sera présenté en 1861 à la Société Marseillaise de Photographie à peine établie, et aura une grande influence sur la scénographie de l'espace monumental provençal.

Dès lors, la Provence connaît les passages nombreux de photographes anglais, allemands, hollandais ou parisiens (les frères Bisson, Baldus encore), tandis que les photographes professionnels et amateurs locaux multiplient leurs sujets et leurs regards : Adolphe Terris bien connu pour les chantiers marseillais du Second Empire, Claude Gondran l'aixoise, De Gaudemaris, le fils Brion, Pierre Ferret à Nice, et plus tard Jean Giletta et Albert Detaille.

A côté de ces professionnels, des amateurs extraordinaires comme, pour ne citer que lui, le bas-alpin Saint-Marcel Eysseric, magistrat puis industriel, grand érudit. Il se consacrera

essentiellement à la Haute-Provence et dont les fonds ont rejoint récemment les Archives Départementales à Digne, photographie des paysages, des architectures, des hommes, dans une démarche pré anthropologique.

Les fonds photographiques du service des monuments historiques, considérables depuis 1851, sont constitués jusqu'à la 2<sup>ème</sup> Guerre mondiale de prises de vues de photographes professionnels, privés, auprès, pour les gros chantiers, des architectes en chef des monuments historiques qui utilisaient la photographie, puis de centaines de milliers de clichés pris par les agents recenseurs du service, les conservateurs et les techniciens, ainsi que par les agences des architectes en chef ou des Bâtiments de France. L'essentiel de ces fonds est conservé et disponible à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (Paris, Charenton, accessibles en bonne partie par son site internet).

C'est méconnaître la richesse prodigieuse des fonds photographiques patrimoniaux en région : fonds publics des archives départementales, des archives municipales, de certains musées, de la DRAC (Patrimages, 140 000 clichés monuments historiques) et fonds privés de dynasties de photographes (Detaille, Ely, etc.) ou de collectionneurs.

Il est réjouissant de recevoir le travail de quelques « auteurs photographes » d'aujourd'hui reprenant la tradition première et ouvrant, par les nouvelles technologies et les nouvelles formes sensibles, de nouveaux regards et de nouvelles sources.

Les réflexions et confidences de Michel Eisenlohr, accompagnées de quelques unes de ses photographies, nous permettent d'entrer dans ces épreuves contemporaines.



Deux sources bibliographiques :

- La photographie en Provence 1839-1895, Gilbert Baugé, éditions Jeanne Laffitte, 1995
- Marseille 1860-1914 Photographies et mutation urbaine, Musées de Marseille, 1997

Légendes :

- 1/ 84 – Vaison-la-Romaine – pont romain - Baldus Edouard, mission héliographique - © Ministère de la Culture (France) - Médiathèque de l'architecture et du patrimoine - diffusion RMN1851
- 2/ 04 – Mane - château - Saint-Marcel Eysseric © Archives départementales des Alpes-de-Haute Provence
- 3/ 13 – Arles - la Porte des Châtaignes vers 1952 ... Nègre Charles (1820-1886) © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) - Béatrice Hatala

## **Récit photographique, entre regard critique et révélateur du sublime**

Michel Eisenlohr, auteur photographe

Comme d'autres utilisent un instrument de musique, un crayon ou un pinceau, mon medium est l'appareil photographique. Le résultat - l'image - me permet de commencer une phrase, de proposer un récit, de susciter une émotion.

Auteur photographe depuis une quinzaine d'années, mes pas m'ont porté au gré des envies et des commandes dans quelques régions du monde, à découvrir des lieux habités, en transformation ou au contraire délaissés par l'homme. Ce patrimoine, qu'il date de plusieurs siècles ou qu'il soit le résultat de notre passé proche, qu'il soit une entité bâtie ou au contraire un paysage naturel ou urbain, est devenu peu à peu un des fils conducteurs de mon travail photographique.

Je ne suis pas un photographe revendiquant le concept avant tout, la mise en scène ou l'image impeccable. Autodidacte de la photographie, je n'ai pas cette approche des écoles où parfois le discours et l'esthétique prime sur « le regard ». Je dépeins davantage mon travail comme une forme de récit poétique, une déambulation littéraire, qui peut être à la fois critique et romantique, parfois pudique et discret - je l'espère - face à la mémoire des lieux et à l'intimité des êtres.

Ma démarche commence certainement par l'amour de la littérature, et plus particulièrement la littérature de voyages, celle qui permet d'imaginer, de s'évader par procuration dans deux dimensions complémentaires : le temps et l'espace. bercé depuis ma jeunesse par les aventures de Jules Verne ou les expéditions de Marcel Griaule et de Théodore Monod, j'ai choisi de suivre une voie universitaire en Lettres Modernes. Mon mémoire de maîtrise sur l'histoire des croyances et les rites d'Initiation m'a fait prendre conscience de l'importance de la Lumière dans les différentes traditions ; thème se retrouvant sans nul doute comme en écho dans le processus de l'image photographique.

Mais rien ne sert de rester dans les livres, si l'on ne peut pas frotter sa propre expérience au monde. Alors il faut passer à l'action, et partir. Découvrir les autres, leurs rituels, leur environnement. Ces lieux de vies, intimes ou officiels, qui « incarnent » les hommes, une civilisation, une histoire. Les voyages m'ont fait comprendre à quel point ces lieux sont également ce qu'il reste de l'homme, ou de la communauté, lorsque celui-ci n'est plus. C'est à travers cette matérialité, plus ou moins durable ou altérable, que l'on peut retrouver celui, celle ou ceux qui ont vécu.

C'est pour moi lors d'un premier voyage au Mali en 1998, en pays Dogon, que débutent mes itinéraires photographiques. Au retour, je me lance de manière autodidacte dans la technique du laboratoire avec pour but de partager mes images avec le public. Cet échange est très vite rendu possible par le biais d'expositions en France et à l'étranger, comme la première Rencontre photographique franco-mexicaine où mon travail est exposé en parallèle à celui du photographe mexicain Pablo Ortiz Monasterio.

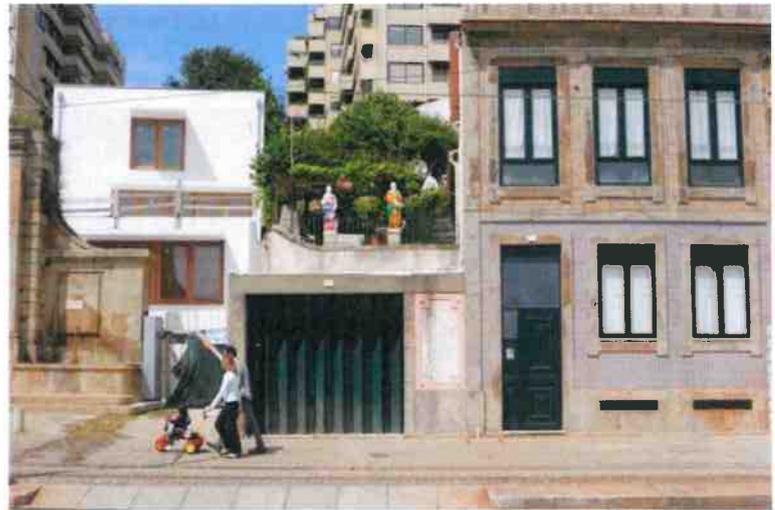
C'est à Marseille, ma ville de jeunesse, que je commence une série sur l'esprit des villes. Je décide d'arpenter ses ruelles parfois délabrées, ses lieux de vies foisonnants, ses quais, son espace ouvert sur l'horizon. Si je ne peux éviter les lieux emblématiques, mille fois photographiés, c'est une vision décalée que je souhaite proposer, préférant les moments intimes, les gestes suspendus et les silences aux clichés habituels. Le parcours en noir et blanc s'accorde avec la tonalité de cette ville toute en contraste d'ombre et de lumière. Ce travail photographique est exposé dans les principaux lieux culturels de la ville et accompagné d'un recueil de photographies et de textes *Aime comme Marseille* (2002).



Depuis je continue à parcourir de nouveaux territoires, de Marseille à Damas (Itinéraire en Syrie, 2003), puis vers le Burkina Faso en passant par le Maroc, la Mauritanie et le Mali jusqu'aux frontières du Ghana (Le goût de l'Autre, 2004-2005). Plus tard le Portugal (Porto, l'esprit des villes, 2010), l'Italie, l'Inde du sud, la Grèce (Fashion Week à Santorin, 2013), plus récemment l'Islande...



J'aime revenir à plusieurs reprises sur les mêmes lieux afin d'en saisir l'art d'y vivre, comme autant d'odeurs et de sons qui les identifient et les personnalisent. Afin de cerner les multiples facettes de ces territoires urbains, je m'attache aussi bien aux bâtiments nés de la création contemporaine qu'aux architectures marquées par la patine du temps. De ces derniers, j'ai toujours souhaité en retranscrire une histoire, en révéler les fissures et les rides laissées par les années, sublimer ces petits riens qui nous émeuvent.



Dans ce monde au mouvement accéléré où tout se jette, se reconstruit, où il faut faire place, parfois table-rase, comment rendre compte, témoigner, garder traces ? Dresser par l'image un état des lieux qui pourrait être simplement documentaire, des points de vue qui se voudraient critiques, montrer des indices accusateurs ou réaliser des cadrages au contraire sublimant quelques vestiges ? Au delà de ces différentes approches, le but ultime pour moi est de transmettre l'insondable, l'esprit du lieu, une émotion silencieuse. Une image qui s'impose à celui qui regarde, sans intermédiaire, et derrière laquelle le photographe se retire.



Comme un rendez-vous programmé, c'est aussi à Marseille que je réalise mon premier « portrait de patrimoine »... Le Palais Longchamp me renvoie à des expériences très personnelles, qui touchent aux souvenirs et à l'indescriptible émotion de l'enfance. Il y a dans ce lieu à la fois quelque chose de vivant et d'endormi qui est propice à la nostalgie. Au fil des mois, entre 2005 et 2006, je deviens un promeneur émerveillé et privilégié, soutenu par les responsables des lieux. Je décide d'utiliser le noir et blanc pour saisir les variations de lumières dans les colonnades du château d'eau, rendre le grain de la pierre, surprendre les statues endormies. Comme un pendant à cette monumentalité, je souhaite me glisser dans les réserves

des musées et les salles d'archives, dans l'ancienne chapelle des Carmélites et les sous-sols interdits au public. La prise de vue argentique au 6x6 pour les « portraits posés », le numérique pour les scènes de vie.

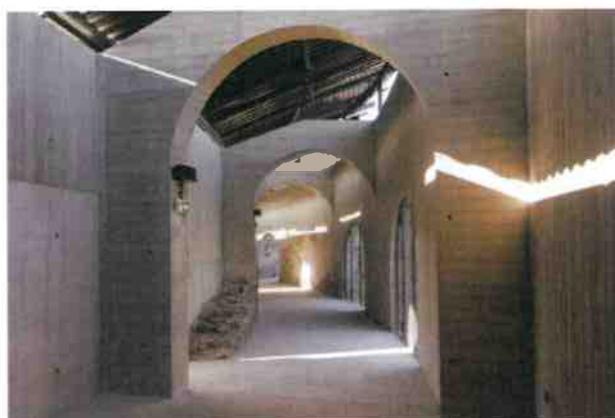
Toutefois, il faudra attendre 2012 et le 6e Forum mondial de l'eau à Marseille pour que ce travail soit enfin présenté au Muséum d'Histoire naturelle. Dans la préface de l'ouvrage *Palais Longchamp, monumental et secret* (Images du sud, 2012), Rudy Ricciotti, Grand prix national



d'architecture, insiste sur l'approche romantique de ce travail qu'il décrit « courageux, tendre et attentif au patrimoine merveilleux du palais Longchamp ». Il est vrai qu'il ne s'agit pas forcément d'un sujet « vendeur » dans le monde de la photographie. Que l'utilisation du noir et blanc, à la manière d'un Lucien Hervé peut paraître désuet. Que l'atmosphère onirique qui s'en dégage ne correspond pas aux codes du marché actuel. Mais

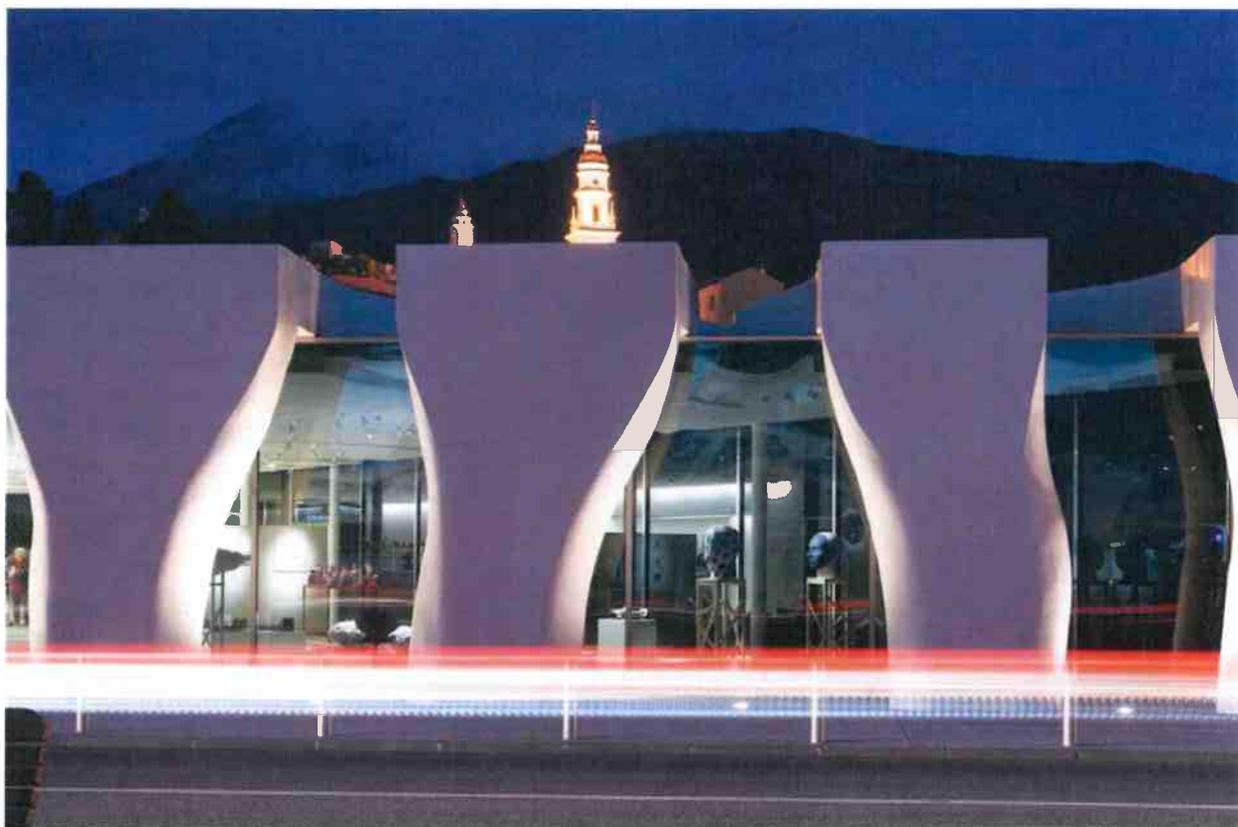
tant pis, ce sera ma vision des choses, poétique, déambulatoire, souvent silencieuse, intime jusque dans les moindres recoins, les moindres fissures

Cette vision, je la porte alors sur des lieux modernes en requalification, comme en 2007 sur les espaces dédiés aux futures réserves du MuCEM et qui sont en attente de travaux. Je mène plusieurs collaborations avec la Ville de Marseille, notamment sur les transformations de la rue de la République pour l'Atelier du Patrimoine, puis sur les monuments commémoratifs et les fontaines à la demande de la Direction générale de l'architecture et des bâtiments communaux. Ces reportages me permettent de multiplier les rencontres avec les historiens de l'art et les architectes. Avec Régis Bertrand et Emmanuel Laugier, nous réalisons un ouvrage photographique sur la basilique du Sacré Cœur du Prado à Marseille. En parallèle, la Cité de l'architecture et du patrimoine me propose un reportage sur son exposition dédiée au travail de Le Corbusier. Dans le cadre du Tricentenaire Vauban, le musée Balaguier de la Seyne-sur-mer, en partenariat avec le Musée national de la Marine me demande un reportage sur les traces laissées par Vauban dans le Toulon d'aujourd'hui.



Entre 2010 et 2012, c'est aux côtés de Francesco Flavigny, architecte en chef des Monuments historiques et de la société Eiffage que je suis l'évolution du chantier de conservation et de valorisation de l'amphithéâtre de Fréjus. Plus récemment en 2013, je suis chargé de camper plus d'une centaine de bâtiments emblématiques afin d'illustrer le guide *Architectures à Marseille, 1900-2013*, dirigé par Thierry Durosseau et édité par la Maison de l'Architecture et de la Ville PACA.

C'est une chance indéniable que de se voir proposer une carte-blanche sur un territoire. Et durant un temps assez long pour pouvoir passer et repasser dans les ruelles, sur les même trottoirs, sous des ciels aux couleurs différentes. Depuis septembre 2014, le service du Patrimoine de Menton, sous l'impulsion de Josiane Tricotti, m'a offert cette opportunité. Mais comment opérer sans autre directive que celle de proposer sa propre vision de la ville ? Jouer alors au touriste. Flâner sur la promenade, à la terrasse des cafés, lire les guides, pousser des portes, se perdre au milieu des calades, revenir au rythme des saisons et des floraisons. Si la tentation de l'inventaire du patrimoine est grande, elle est compensée par les instantanés volés aux habitants et touristes dans cette ville étagée et aux lumières tranchées. Ce reportage qui prendra fin en juin prochain, viendra compléter le fonds photographique de la ville et sera exposé à l'occasion de l'inauguration du futur Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine.



J'essaie de capter les traces du temps qui passe, mais aussi celles de la nature qui reprend ses droits. La commande de l'association ACC Malpasset, *Sur les traces de Malpasset*, m'en donne l'occasion en 2009 dans le cadre du 50e anniversaire de la catastrophe du barrage de Fréjus.



Face au territoire et ses stigmates, face aux survivants et leur douleur, prime la pudeur. Il s'agit alors de se mettre au service d'une histoire douloureuse et de ne pas trahir la confiance des témoins.



Aux alentours du barrage, commence un long repérage des cicatrices laissées par la vague, les blocs de béton dans le lit du Reyran, les éléments métalliques sur les flancs des collines, les murs des fermes et des hameaux recouverts de lierre, les carcasses de voitures... Ce travail, accompagné d'un ouvrage-catalogue, a été présenté lors des commémorations en 2009 et les années suivantes dans une dizaine de lieux culturels en France et à l'étranger (Allemagne, Italie) et

lors de festivals (PhotoMed 2011). Plusieurs photographies ont rejoint les collections publiques de l'Hôtel des Arts du Conseil général du Var et sont présentées à l'occasion d'expositions thématiques

Autre lieu, autre rencontre. Au détour d'une promenade dans la vallée de la Bevera en 2012, j'ai visité le monastère de Saorge, géré par le Centre des Monuments nationaux. J'ai tout de suite été touché par ce que dégageait ce lieu. Enceinte sacrée et lieu de recueillement, devenu aujourd'hui arche de paix et de création pour les écrivains, il m'a semblé évident de proposer un travail à la fois sur la dimension spirituelle du site, sur sa nature patrimoniale et aussi sur cet espace de vie communautaire.

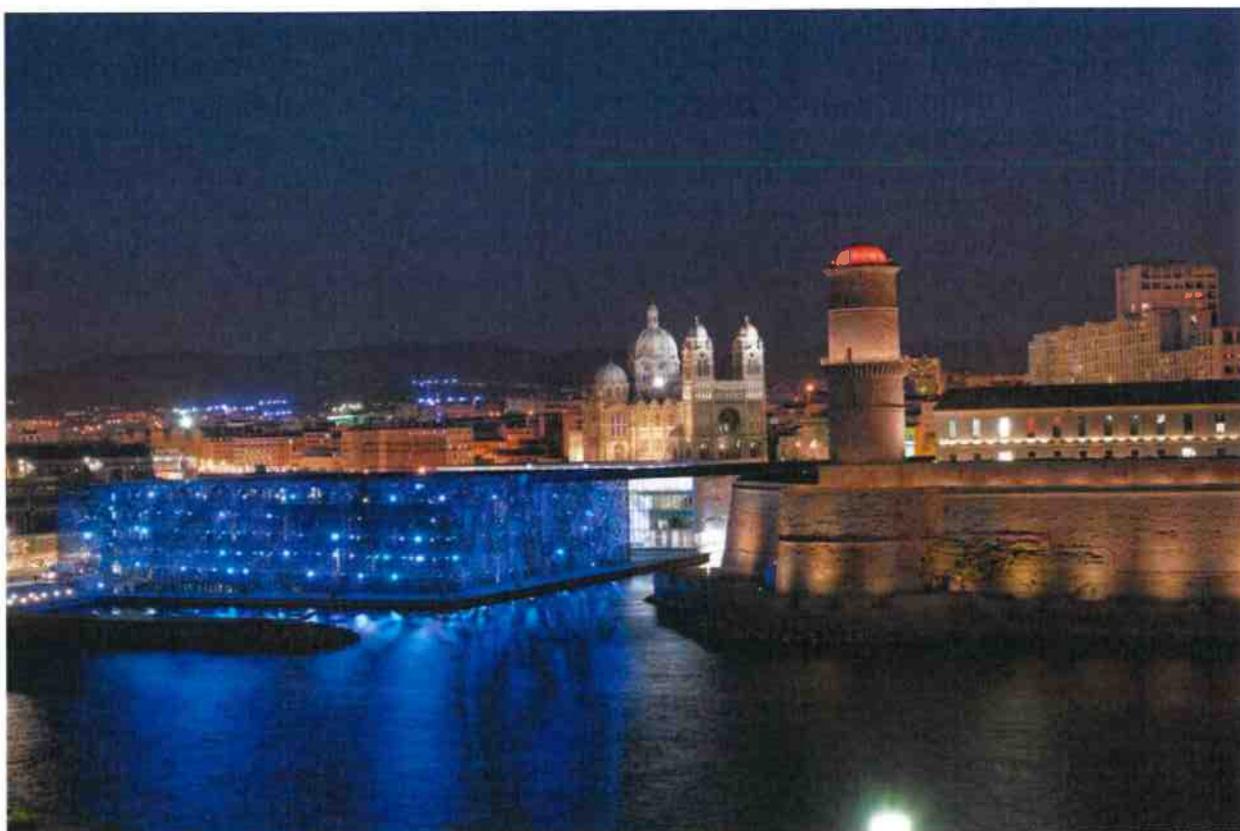


Ce projet a été soutenu par l'Administrateur du site, Bernard Le Magoarou, et a pris la forme d'une commande en 2014. Durant quatre séjours, entre février et avril, je me suis immergé dans ce lieu dédié au silence. Au fil des heures du jour mais aussi de la nuit, par les temps de pleine lune, j'ai essayé de retranscrire ce monde à part, rythmé par les variations de lumière. Dans les cellules, le long des couloirs, au coeur de l'église, il s'agit de révéler la présence de ceux qui y ont

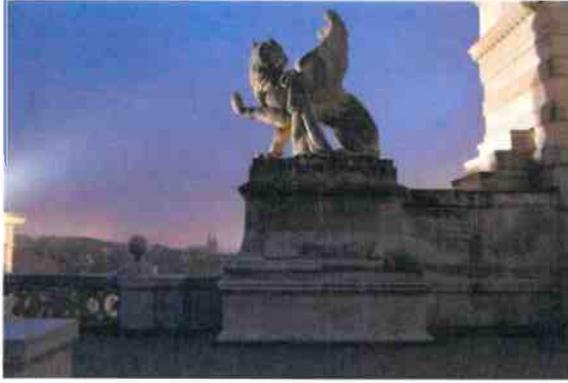
vécu, des chants et des prières répétées. Les autres cultures que j'ai pu rencontrer en Afrique ou en Asie m'ont appris que l'acte photographique peut être un rituel pointant vers le sacré. La photographie donne à voir des aspects qui ne sont pas - ou plus - en notre présence. C'est dans cet esprit que *Te lucis ante terminum* a été mené. Dans l'ouvrage édité à cette occasion (*Images du sud*, 2014), les mots et les haïkus de Chantal Robillard, écrivain-poète, donnent un écho sensible et onirique aux images et expriment avec justesse la démarche que je tente de poursuivre : « un œil qui sait voir l'insondable, le vide et le plein, l'effacement et la persistance, (...) les angles, zébrures et barres en reflets sur les murs, les droites et les courbes en blanc sur blanc, les pleins et déliés d'une fresque, d'une sculpture, les couleurs qui se répondent ou se heurtent, se lavent et se délavent, l'atmosphère troublante du lieu, les frottements du temps. »



Photo-graphie : deux racines grecques pour traduire « écriture de la lumière ». C'est comme en prolongement de cette notion que je suis intervenu pour la société EDF. Dans le cadre de Marseille capitale européenne de la culture en 2013, EDF a mécéné la mise en lumière de deux monuments du patrimoine phocéén. Comme des retrouvailles : le Palais Longchamp. Désormais au noir et blanc, oser la couleur. A la poésie de la ruine, saisir la seconde jeunesse de l'édifice. Au récit intimiste, retranscrire les nouveaux habits de lumière, servir de guide aux regards des marseillais. Autre édifice emblématique, la cathédrale la Major. A l'écoute des architectes et des techniciens, j'ai entrepris un long traveling afin de révéler cette vigie amarrée à la croisée du Vieux Port, de la Joliette et des architectures contemporaines. Multiplier les points de vues, varier les distances, saisir la silhouette des dômes sur le ciel et la façade telle une proue de navire sur la résille bleue du nouveau MuCEM.



Car la ville et ses monuments ne sont jamais aussi beaux que la nuit. La commande toute récente *Paris my dreams* du Centre des Monuments Nationaux, du Comité régional du tourisme d'Ile-de-France et des Galeries Lafayette, propose un récit en 16 tableaux à travers la Ville Lumière. Au fil des monuments qui vous toisent du haut de leurs siècles et ceux qui viennent tout récemment s'ouvrir aux regards, je me suis attaché une fois de plus à capter le jeu des lumières et des ombres, la part de scintillement et de mystère. C'est une course aussi avec le temps qui, en quelques minutes, entre le crépuscule et le noir de jais, transforme radicalement la perception des volumes et des matières. J'ai alors l'impression que les lieux chargés d'Histoire, de culture ou d'échanges populaires s'emplissent d'une nouvelle vie et sortent leurs plus beaux atours. Des moments volés, entre intime poésie et monumentalité, qui seront présentés dans le cadre du festival « Le French May » à Hong-Kong en mai prochain.



Aux côtés des commandes institutionnelles, mes projets naissent du hasard des routes, de la lecture de livres ou comme le faisait Jules Verne de celle des médias. Ainsi est né le projet Huldúfolk, le peuple caché, entre tradition et modernité. Un reportage télévisuel montrait comment les Islandais entretiennent encore aujourd'hui le lien avec leurs croyances et avec ces êtres invisibles qui peuplent la nature. Un voyage en juin 2014 m'a permis d'effectuer une première approche de ce territoire, dont la force est palpable dès le pied posé hors de l'avion. Au cours des kilomètres de routes, au détour des champs de lave, des collines aux moutons, des icebergs, s'égrènent des lieux aux histoires troublantes, peuplés de trolls, d'elfes et de sorcières. Mais l'étonnement est encore plus grand lorsque l'on déambule en ville et dans les banlieues de Reykjavik. Entre deux immeubles contemporains aux couleurs vives, à quelques mètres d'une villa au revêtement métallique ou encore au centre d'un îlot de résidences trônent des rochers de lave. Cette cohabitation étonnante au premier regard et qui prête à sourire, illustre pourtant une double réalité : la modernité de la société islandaise et son urbanisme en plein développement depuis les années 80, et la prégnance de la tradition et des croyances millénaires. Aujourd'hui, ce projet se poursuit, enrichi par la rencontre de Sara Muller, géographe-sociologue, qui a écrit un mémoire sur ce sujet. Un second séjour est prévu en 2015, nourri de discussions et de mises en perspective. Et ce déficit de photographier ce patrimoine à la fois paysager, urbain et... immatériel.



Si l'acte photographique de lieux patrimoniaux peut de prime abord être un outil documentaire, voire d'inventaire, il me semble évident lorsqu'on fait appel à un regard d'artiste que cet acte doit dépasser cette fonction commune pour tendre vers une approche plus interprétative. Je ne peux renier les modèles historiques issus de la peinture ou du cinéma. Mais il s'agit de se les approprier pour en disposer librement. Certaines images s'apparentent à des carnets de croquis, prises sur le motif à l'instar des peintres naturalistes. D'autres, captées à la lueur de la pleine lune, puisent leurs références dans les courants romantique et symboliste. De ces multiples racines, j'espère surtout transmettre par mon travail une émotion qui dépasse le simple fait de capter la réalité.

Je vis chaque sujet comme un sentier à baliser, une course avec la lumière. C'est pour moi une implication directe et physique. Chaque reportage est ainsi mené comme un récit où j'essaie d'emmener le spectateur avec moi, au fil des pages devenues images. Je cherche à proposer une autre histoire des lieux, où la « grande » Histoire côtoie celle de l'infime. Essayer, à ma façon, de transcender le réel pour en manifester le sublime.